

## XI. — Les ruines de Montaigle.

### Les grottes préhistoriques.

#### Falaën. — Les environs de Weillen.

La station du chemin de fer de la Molinee la plus proche de Montaigle est celle de Falaën ; c'est donc de celle-ci que nous partirons pour descendre la route du vallon. A deux pas plus loin, nous franchissons le ponceau qui mène au café de la Truite d'or pour tourner presque immédiatement à gauche et aboutir alors, quelques minutes après, au groupe de maisonnettes de Marteau (Foy sur la carte du 1-40.000) où il va falloir s'adresser pour visiter les célèbres ruines.

Montaigle est incontestablement la ruine la plus pittoresque de la région en même temps que la plus harmonieuse dans ses superbes et fières lignes d'ensemble. Les vestiges grandioses et poétiques de ce puissant château féodal d'autrefois semblent surgir de l'assise rocheuse qui les supporte. Les sombres pointes déchiquetées de son diadème d'antiques murailles croulantes tranchant vivement sur la clarté des cieux, et le site idéalement beau qui l'entourne de toutes parts, contribuent pour beaucoup, à en faire une ruine magique, presque théâtrale, d'un effet impressionnant, un de ces tableaux qui restent profondément gravés dans la mémoire de celui qui les contemple.

Le massif rocheux sur lequel fut construit cette vieille forteresse a été habité par l'homme depuis les premiers siècles de notre ère. Il servit, paraît-il, de refuge à des familles Belgo-Romaines lors de l'invasion des barbares au III<sup>e</sup> siècle. L'histoire rapporte qu'au

IV<sup>e</sup> siècle un chef Franc vint également s'y établir. A diverses reprises, on a trouvé au sommet du rocher, des antiquités de toute espèce, romaines et franques, surtout des monnaies du Bas-Empire.

Originellement, le château ou la forteresse qui s'élevait à cet endroit s'appelaient Faing-Fania. Le nom de Montaigle n'apparaît guère qu'au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, époque où le château, dont nous voyons actuellement les ruines, fut bâti par Guy de Dampierre, comte de Namur. Très probablement, cet ouvrage de défense fut construit dans le but de protéger, contre l'invasion des armées dinantaises, une partie de l'Entre-Sambre et Meuse et principalement la riche abbaye de Brogne.

Lors des rivalités entre Dinant et Bouvignes, la terre de Montaigle fut ravagée à plusieurs reprises, la basse-cour située au pied du château fut même



Ruines de Montaigle.

incendiée. Mais, ni les Dinantais, ni les Liégeois, malgré leurs forces ou leur courage, ne réussirent à s'emparer de l'orgueilleux manoir que son excellente position et la puissance de ses hautes et épaisses murailles mettaient à l'abri de toute attaque. A la fin du XIV<sup>e</sup> et au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, la terre de Montaigle fut encore ravagée nombre de fois par des bandes de pillards conduites par les seigneurs de Sedan. Lorsque le roi de France Henri II, envahit le comté de Namur en 1554, il donna l'ordre, après la prise de Bouvignes et de Dinant, de détruire Montaigle. Les troupes royales trouvèrent la forteresse abandonnée par sa garnison, qui craignant le sort malheureux des défenseurs des autres châteaux-forts de la Meuse, avait précipitamment pris la fuite à l'arrivée de l'ennemi. Le manoir livré au pillage fut ensuite complètement incendié; depuis lors il ne se releva plus de ses ruines.

La propriété de ces antiques vestiges du château de Montaigle a passé successivement aux de Coppin, à Mme Van den Bogaerde, au Comte de Beauafort et enfin au propriétaire actuel M. Del Marmol.

Le plan de la forteresse n'a pas été conçu suivant un ensemble nettement déterminé; les aspérités du rocher et aussi les caprices des seigneurs ont seuls guidé la main des constructeurs. Ses murailles, protégées naturellement par des escarpements inaccessibles, étaient à l'abri d'une attaque de vive force. Le seul point faible, où l'on pouvait craindre un assaut, était l'entrée du château; par conséquent c'était là que devait s'accumuler la plus grande partie des ouvrages de défense. L'habitation proprement dite occupait une place assez importante relativement aux constructions fortifiées, ce qui n'est pas le cas général des châteaux-forts antérieurement au XIV<sup>e</sup> siècle.

Après nous être munis de la clef, qui va nous permettre d'explorer l'intérieur des ruines, nous gravissons le sentier assez raide qui conduit à l'entrée. A l'origine, cet étroit sentier était pourvu de défenses accessoires, aujourd'hui totalement disparues, telles que portes de fer, pont-levis, etc. Nous pénétrons dans la cour intérieure du château en passant au pied d'une grosse tour destinée à commander l'accès du manoir. Au delà de cette solide tour, il existait autrefois un deuxième pont-levis. A droite de la cour se trouvait le logement de la garnison en dessous duquel nous descendons dans un vaste souterrain fort bien conservé, utilisé jadis comme cave à provisions. A gauche se remarque la tour des pendus et à l'autre extrémité de la cour se montre l'ouverture d'un puits, lequel a encore conservé une profondeur de vingt-cinq mètres. Son orifice est grillagée pour empêcher les visiteurs peu scrupuleux de le combler plus complètement. Un escalier rudimentaire nous fait atteindre directement la chastellerie, c'est-à-dire l'habitation du châtelain ou du capitaine de la forteresse. Elle comprenait plusieurs pièces, services, cuisines, etc. A droite, contre une tour, le guide nous indiquera l'emplacement où s'élevait la chapelle. En face, à la base d'une forte tour carrée, on peut voir la citerne qui recevait l'eau de pluie des toits voisins.

Un peu plus haut, on arrive au donjon ou château proprement dit, formé de deux grandes pièces. La première que nous rencontrons sur notre passage s'appelait la « Salle », encore désignée par le guide sous le nom de Parlement ; c'était l'appartement principal de tout château féodal. Là se déroulait en quelque sorte la vie publique du châtelain ; il y donnait audience, rendait la justice etc. Cette salle était meublée avec la sévérité

et la simplicité qui devaient convenir au rôle important auquel elle était destinée. La deuxième pièce où nous pénétrons se nommait « la grande chambre de parement ». Dans celle-ci, le seigneur goûtait les plaisirs de la vie intime. Contrairement à la première et ainsi que son nom l'indique, elle était meublée avec luxe et confort. Sa situation sur le rocher absolument inaccessible avait permis, ainsi que nous pouvons le voir encore, d'y percer de hautes et larges fenêtres. De n'importe quelle partie de ces attrayantes ruines féodales, de la cour ou du donjon, on domine de charmants sites. Nous nous trouvons en effet au centre d'un groupe de montagnes très pittoresques d'une poésie séductrice qui attache le regard et le retient longuement. Indiquons encore, à l'extrémité de la chambre de parement, une tour qui servait, paraît-il, de retraite au seigneur lorsqu'il voulait se mettre à l'abri de tout bruit ou de tout souci. Cette espèce de petit boudoir s'appelait aussi « Chambre Madame », en souvenir de la dernière douairière qui habita le château, Jeanne de Harcourt, veuve de Guillaume II, comte de Namur.

En revenant sur nos pas, nous voyons à droite, les restes d'une tour plus élevée que les autres et dont un pan de mur se termine en pointe effilée ; c'était autrefois la tour du guet qui commandait l'entrée du manoir. Dans les temps de troubles ou de guerre, une sentinelle placée au sommet était chargée d'y veiller nuit et jour, et devait signaler l'approche de l'ennemi en sonnant le tocsin d'alarme. Immédiatement on relevait le pont-levis et l'on se préparait à la défense de la place. Le corps de garde des guetteurs était situé au pied de la tour dont nous venons de parler. En dessous de celle-ci, se trouve une cave.

Nous redescendons dans la cour par un escalier partant près de la tour du guet. A droite, nous pénétrons encore dans deux grandes caves ou remises, servant, aux époques de guerre, de refuge aux habitants du voisinage ou bien encore à leurs objets de valeur. La poussée de la voûte d'une de ces caves est soutenue par deux solides contreforts que l'on peut remarquer à l'extérieur de la ruine.

La visite des parties principales du château étant terminée, il ne nous reste plus qu'à rappeler très sommairement une des plus intéressantes légendes qui s'y rattachent. Les seigneurs de Berlaymont, qui habitaient autrefois Montaigle, étaient d'implacables ennemis de la famille des Bioux. Or, il advint que Gilles de Berlaymont, follement épris de la belle Midone de Bioux, se déguisa en troubadour et ayant réussi à s'approcher de la jeune fille, il lui déclara son amour. Il parvint même à l'enlever sous le couvert du costume du page de la demoiselle de Bioux. Le mariage eut lieu à Montaigle. Le fougueux sire de Bioux ayant appris l'événement entra dans une violente colère et résolut d'en tirer une terrible vengeance. Il vint assiéger Montaigle et dans une sortie qu'effectuèrent les défenseurs du château, Gilles de Berlaymont se trouva face à face avec son ennemi mortel, le sire de Bioux. Ils allaient en venir aux mains lorsque la brave Midone se précipita entre son époux et son père; mais le vieux Bioux, avec une cruauté sans pareille, tua sa fille d'un coup de lance. Aveuglé par une rage folle, Gilles étendit à ses pieds le seigneur de Bioux. Plus tard, accablé de chagrin et de remords, le sire de Berlaymont partit pour la Terre Sainte et depuis lors, on n'entendit plus parler de lui. Par les nuits obscures ou à la pâle clarté de la lune, le blanc fantôme de Midone erre silencieuse-

ment au milieu des ruines. Tous les dix ans, au premier coup de minuit, le cri strident et lugubre de « Gilles », poussé par le spectre de Midone, retentit comme un glas funèbre parmi les sombres murailles croulantes de Montaigle.

Après avoir dégringolé le sentier qui nous a permis d'admirer en détail ces magnifiques ruines, nous continuons la promenade en suivant le chemin de Haut-le-Wastia. Cette rustique voie, partant du groupe des maisonnettes de Marteau assises au pied du vieux château, franchit bientôt le ruisseau de Flavion qui, par sa jonction avec le ruisseau de Sosoye, en aval de Montaigle, forme la Mollignée. De superbes rochers d'un riche coloris nous dominent à gauche.

D'ici, nous pouvons aller jeter un coup d'œil dans l'étroit ravin très aride et d'une intense sauvagerie qui s'élève insensiblement au plateau de Haut-le-Wastia. De la montagne située entre cette profonde crevasse du sol et la petite vallée du Flavion, on jouit d'un fort beau panorama. Pour être à même de contempler ce paysage, il va falloir gravir assez péniblement une côte à travers les broussailles pour atteindre le faite d'une pointe rocheuse qui émerge de la verdure. De ce solide et inégal bloc calcaire, nous voyons à droite, le ravin tourmenté et déchiqueté que nous venons de parcourir; à gauche le ruisseau de Flavion qui coule silencieusement à travers prés entre une double rangée de collines boisées. En face se dresse le mamelon qui supporte les fameuses ruines aux sombres murailles environnées de verdoyantes montagnes, semblant leur former, en souvenir de l'ancienne splendeur du manoir, une gracieuse auréole naturelle. Ce charmant tableau est dominé sur les hauteurs voisines par les grandes fermes de Foy, dont les tons clairs jettent leurs notes

vivantes au milieu de la solitude calme et sereine du site qui se déroule à nos yeux.

A quelques minutes de marche, en remontant le Flaviön par le sentier des prairies, on découvre bientôt à gauche un important massif rocheux de couleur gris blanchâtre. C'est là que se trouve la célèbre station préhistorique de Montaigle, formée de plusieurs cavernes qui s'ouvrent dans les flancs du roc calcaire. Il n'est pas inutile de dire que l'ascension, assez raide, vers ces légendaires trous de nutons n'est pas des plus commodes ; cependant, avec de la patience et surtout avec de bonnes jambes on parvient à faire cette petite escalade. Pour simplifier les recherches de la bonne voie à suivre, il est préférable de se faire montrer le chemin par un habitant de l'endroit.

La première caverne que nous rencontrons au cours de la montée n'est pas située à plus d'une dizaine de mètres au-dessus du ruisseau ; c'est une petite excavation se terminant en un étroit boyau que l'on nomme le trou Philippe. Maintenant, va seulement commencer la dure ascension d'un sentier de chèvre, dont la pente a des tendances à se rapprocher de la verticale. A une hauteur d'environ une trentaine de mètres nous atteignons deux autres grottes. La première se creuse à droite et n'a pas des dimensions sensiblement plus considérables que celle explorée plus bas ; elle est désignée sous le nom de trou du Chêne. La seconde se présente à gauche ; elle est de proportions beaucoup plus vastes, c'est même plutôt un abri sous roche qu'une caverne proprement dite ; on l'appelle le trou du Sureau. On y pénètre par une sorte de grande fissure et à droite, au delà d'un pilier qui supporte la voûte, existe une large ouverture en forme d'arcade par laquelle les regards plongent dans le vallon. Les

quelques bancs rustiques placés sur le sol bouleversé de la caverne, sont très probablement destinés aux nutons modernes qui vont fréquemment la visiter. Dans cette excavation, qui fut toujours très sèche — ce que prouve l'absence de stalactites et de stalagmites — on a recueilli des ustensiles préhistoriques et quantité d'ossements brisés autour des traces d'un foyer que l'on a reconnu au centre de la salle.

Sur les alluvions de ces grottes, on a trouvé de nombreux débris de l'âge du Mammouth, des silex taillés, prouvant la présence de l'homme primitif, etc., des ossements de renne, de cheval, de campagnol, de gélinites de Norwège, de poissons d'eau douce, etc., restes de repas. Ici, les gros animaux font l'exception, contrairement à ce qui se remarque dans les cavernes de la Lesse. La rareté des grands animaux semble indiquer la pauvreté des indigènes préhistoriques de cet endroit. Leur faiblesse physique ou leurs armes trop peu perfectionnées ne devaient pas leur permettre de s'emparer du gros gibier pour en faire leur nourriture. Dans le trou du Sureau, on a rencontré, superposés l'un à l'autre, les trois âges successifs de nos premiers ancêtres, âges pendant lesquels l'homme se servait du silex comme principal outil. Parmi ces autres mystérieux, signalons encore le trou de l'Erable qui s'ouvre dans le flanc du rocher à une hauteur de soixante mètres et où l'on a trouvé les vestiges préhistoriques les plus anciens.



Il nous reste encore à entreprendre une excursion du côté de Falaën et de Weillen. Le hameau de Marteau ou la station de la voie ferrée à Falaën peuvent

être le point de départ de deux chemins différents qui se réunissent sur les hauteurs du plateau. Falaën, établi à l'altitude de deux cents mètres, est un joli village que nous traverserons en passant contre sa petite église englobée dans un pâté de maisons.

Un peu plus loin s'élèvent les importantes constructions du château-ferme de la localité. Ce château,



Château-ferme de Falaën.

autrefois seigneurie, fut engagé en 1753 à Catherine de Cassal, douairière de L. J. de Coppin. Depuis lors il passa de la famille de Coppin aux Desmanet de Boutonville. Actuellement, il appartient à M. de Coppin, bourgmestre de Jambes. Ses trois grandes tours carrées, surmontées de clochetons au profil gracieux et d'une belle vétusté, qui se dressent aux angles de l'énorme bâtiment, font bonne impression. Sur la façade se trouve indiqué le millésime de 1670. Ce vieux

manoir de Falaën, remarquable par la simplicité de son style, devait autrefois être muni d'un pont-levis et entouré d'un fossé, dont nous pouvons encore voir les traces. Son aspect général ne manque pas de cachet et mérite d'être mentionné. A côté existe un parc très peu entretenu.

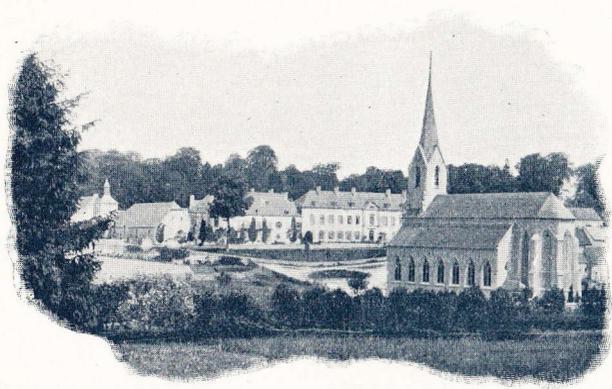
Nous continuons à suivre le chemin de gauche qui va nous conduire à Weillen. Au faite du plateau, nous arrivons à une chapelle ombragée d'arbres d'où le regard s'étend au loin ; à l'est, on distingue fort bien le château moderne de Montaigne, propriété de M. del Marmol.

Nous descendons ensuite vers le ruisseau de Flavion que nous allons franchir pour en remonter la rive droite. Après avoir dépassé un moulin, on atteint les bâtiments d'une ancienne forge construite en 1763 ; certaines parties paraissent cependant dater d'une époque plus reculée, notamment une petite tourelle isolée, percée de meurtrières, qui se cache sous la verdure. Elle se trouve située à proximité du deuxième pont que nous traversons pour longer ensuite la rive gauche du Flavion. Près de ce pont, dont le voisinage ombragé est plein de fraîcheur, on remarque une colonnette commémorative, plantée en terre, sur laquelle sont gravées des inscriptions rappelant l'époque de la construction des forges et leurs agrandissements successifs. Depuis quarante ans, cette industrie a cessé d'y être en activité.

L'amont du ruisseau est réellement charmant. Le barrage d'aval a permis au Flavion de s'y élargir considérablement, et au milieu de ses eaux cristallines des herbes aquatiques surgissent en grand nombre, lui imprimant ainsi une séduction toute spéciale. Les collines qui l'entourent sont couvertes d'une épaisse végé-

tation. Les côtes d'en face, plantées de sombres sapins, contribuent aussi à donner un curieux et joli cachet à cette partie du vallon.

Pour gagner Weillen on traverse une troisième fois le Flavion à l'entrée de l'agglomération. En parcourant la localité on voit d'abord une brasserie ;



Weillen.

plus loin se présente l'élégant clocher de l'église ; celle-ci, de construction récente, est bâtie en style ogival ; le mobilier intérieur est en rapport avec ce style.

En face de l'église se montre le modeste château de M<sup>me</sup> de Bruges, dont les bâtiments blancs et les dépendances s'étendent en une longue ligne, dominée par les arbres centenaires du splendide parc qui lui fait un beau couronnement de verdure. Pour mieux se rendre compte de l'étendue et de l'attrait de cette propriété, on peut la contourner par un

chemin qui dégringole à l'ancienne forge, vue précédemment.

De Weillen, on a le choix, de revenir sur ses pas, de gagner la Meuse par Sommière ou Chestruvin, ou bien, ce qui est infiniment plus difficile, de redescendre le Flavion jusqu'aux ruines de Montaigle par des sentiers à peine tracés et, ajoutons-le, peu commodes.



EDMOND RAHIR

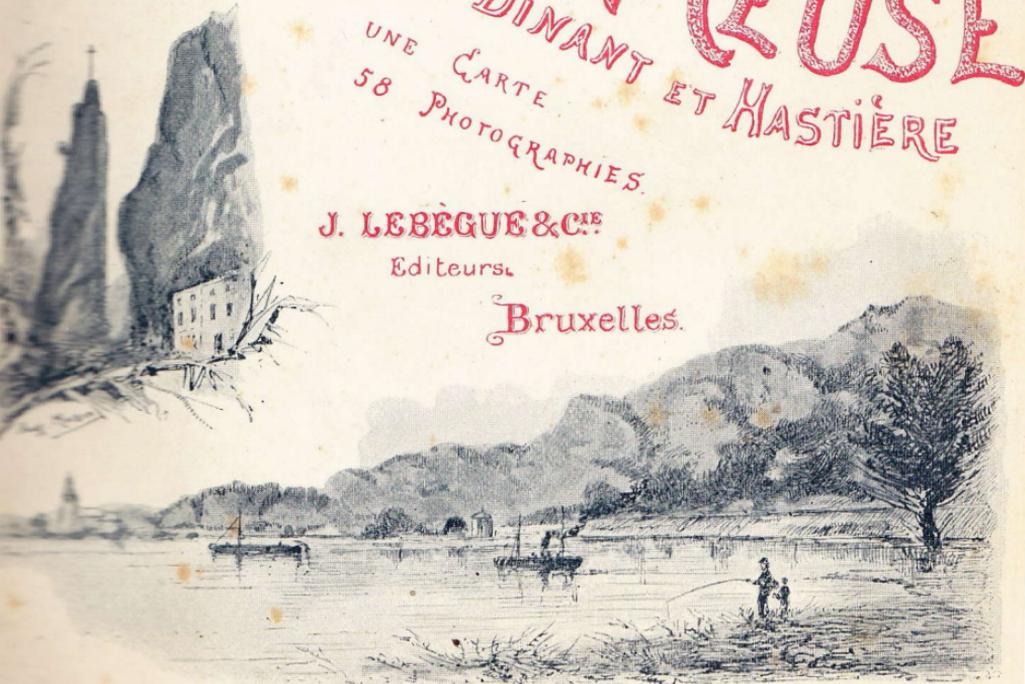
LE  
PAYS DE LA MEUSE  
DE NAMUR à DINANT ET HASTIÈRE

UNE CARTE  
58 PHOTOGRAPHIES.

J. LEBÈGUE & C<sup>IE</sup>

Editeurs.

Bruxelles.



Edmond RAHIR

---

LE

# PAYS DE LA MEUSE

DE

Namur à Dinant et Hastière

AVEC

UNE CARTE ET 58 PHOTOGRAPHIES



BRUXELLES

ÉDITEURS J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>

46, rue de la Madeleine, 46

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Rahir*

## ERRATA

---

### PAGES.

- 9, 23, 24, 38, 40 : Neuviau, lire *Néviaux*.
- 9, 39, 45, du duc Fernan-Nunez, lire *de la duchesse de Fernand Nunez*.
- 9, 38, 40, 45, 46, 49, 66, 67 : Taillefer, lire *Tailfer*.
- 61 : Fosses, lire *Fosse*.
- 72 : Srogne, lire *Brogne*.
- 95 : à l'altitude de 256 mètres, lire *à l'altitude de 261 mètres*.
- 117 : Trieu d'Yvoy, lire *Yvoy*.
- 136, 137 : ferme d'Henemont, lire *ferme d'Heneumont*.
- 142 : (Marteau sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.
- 147 : (Foy sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.
- 170 : propriété du comte Levignan, lire *propriété de la comtesse Lallement de Levignen*.



# TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — LA MEUSE. — Son histoire géologique, ses premiers habitants, sa vallée pittoresque.	1
II. — La citadelle de Namur. — La Marlagne. — Wépion . . . . .	15
III. — Le vieux pont de Meuse. — Jambes. — Andoy. — Erpent. — Géronsart. — La Basse-Enhaive . . . . .	27
IV. — Les environs de Dave. — Naninne. — Wierde. — Sart-Bernard. — Le ravin de Tailfer. — Les villas romaines de Maillen	37
V. — Les rochers de Frène. — Lustin. — Profondeville. . . . .	53
VI. — Le Bas-fourneau de Lustin. — Le vallon du Burnot. — Arbre. — Lesves. — L'ancienne abbaye de Saint-Gérard . . . . .	69
VII. — Godinne. — Le siphon de la Meuse. — Mont. — Le trou d'Aquin. — Rouillon. — Le parc d'Annevoie. — Bioul . . . . .	83
VIII. — Yvoir. — Le Bocq industriel. — Le Bocq pittoresque. — Le Crupet . . . . .	103
IX. — Evrehailles. — Purnode. — Dorinne. — Spontin. — Les travaux de dérivation des sources du Bocq . . . . .	121
X. — Le vallon de la Molinee — Moulin. — Maredsous . . . . .	135

	PAGES
XI. — Les ruines de Montaigne. — Les grottes préhistoriques. — Falaën. — Les environs de Weillen. . . . .	147
XII. — Les ruines de Poilvache et de Géronsart. — Houx et ses environs. — Senenne. . . . .	161
XIII. — Bouvignes et les antiques fermes de son voisinage. . . . .	175
XIV. — Dinant. — La grotte de Montfat. — Le fort. . . . .	189
XV. — Les fonds de Leffe. — Lisogne. — Thynes. — Sorinne. — La roche à Bayard. . . . .	203
XVI. — Anseremme. — Dréhance. — Les rochers de Freyr. — Le Colèbi . . . . .	213
XVII. — Waulsort. — Les ruines de Château-Thierry. — Les Cascatelles. — Le fond des Veaux. — Le château de Freyr et sa grotte . . . . .	227
XVIII. — Hastière et ses environs. — La villa romaine d'Anthée. — L'Hermeton. . . . .	241

